

CAUSERIE

Excommunié ! Tardivel m'a jeté de son sein ! Polisson, voltairien, sont les épithètes dont il m'abreuve dans son journal *La Vérité*, numéro du 30 novembre dernier.

J'avais tout candidement, en mon âme naïve de chroniqueur novice, relevé un travers de mœurs chez les jeunes filles à l'occasion des retraites.

J'avais dit que ces demoiselles s'abandonnaient trop à leur sensibilité pendant le temps des retraites, qu'elles exagéraient la portée des paroles du prédicateur, qu'elles commettaient la faute de devenir scrupuleuses. Ces idées étaient exprimées en termes figurés et sur le ton badin que j'ai adopté pour mes causeries sans prétention.

M. Tardivel, qui est un homme à la vue longue, y a découvert du persiflage impie. Lui, le pontife pontifiant depuis si longtemps du haut du Cap Diamant s'est baissé vers moi, infime ver de terre, pour chercher dans mes paroles..... une preuve, une preuve d'indiscipline parmi la jeunesse de l'Université Laval à Montréal.

Quelques semaines auparavant, M. Tardivel s'était aventuré sur un terrain qui lui était fort inconnu. Pour les besoins d'une discussion quelconque il avait taxé de mauvaise conduite les étudiants de Montréal. Monsieur J. B. Proulx, notre ancien vice-recteur, lui avait cogné sur les doigts en le démentant formellement et *LE JOURNAL DES ETUDIANTS* l'avait mis en demeure de prouver ses avancées.

Depuis lors, le rédacteur de *La Vérité* cherchait des preuves, et c'est sur un ton de triomphe qu'il écrit enfin l'autre jour : en voici une ! C'était un fait survenu après l'accusation ; ce fait ne consistait qu'en un badinage de chroniqueur bien inoffensif ; du reste, l'Université Laval n'est en aucune manière, directement ni indirectement, responsable de notre journal et encore bien moins de mes écrits. N'importe ! M. Tardivel était aux abois ; il lui fallait une preuve coûte que coûte.

Il n'a pu trouver mieux et s'est encore une fois montré sous forme de pistolet.

Eh bien, M. Tardivel, je suis fort jeune, je le sais ; mais je vous dirai tout de même que, eussé-je été trois fois plus âgé que vous, je n'aurais jamais commencé par vous appeler *polisson*, comme vous l'avez fait à mon égard.

J'ajouterai qu'ayant suivi les polémiques que vous soutenez dans la presse, j'avais été jusqu'ici convaincu, sinon de votre largeur d'esprit, du moins de votre sincérité et de votre bonne foi, mais que je perds aujourd'hui cette conviction en vous voyant donner à mes paroles une portée qu'elles ne peuvent avoir, et surtout en vous voyant essayer de rendre l'Université Laval responsable de mes écrits.

Enfin, je terminerai en vous informant que personne ici n'a attribué à mes réflexions fantaisistes sur les retraites de jeunes filles le sens que vous leur avez attribué. Tous, au contraire, ont la conviction que vous êtes retourné encore une fois à votre vieille habitude connue par tout le pays de guerroyer sans cesse, de pourfendre le plus de chrétiens possible sous prétexte de sauver la religion que vous avez la lubie de croire en danger.

JMAN MOQ.

LE YANKEE ET LE FRANÇAIS

L'opinion que les Américains entretiennent sur notre compte relativement à la connaissance de la langue française, n'est que médiocrement propre à nous donner de l'orgueil. C'est là la peu satisfaisante conviction que nous fournissent les observations faites au cours de voyages chez nos voisins ainsi que des renseignements recueillis ici de gens qui s'y connaissent.

Il n'y a pas de cela absolument longtemps, un jeune homme, qui venait de terminer un cours brillant au collège de St-Hyacinthe, s'en allait à New-York pour y étudier la médecine. Le commodore métal n'abondait pas chez lui. Il fallait se trouver des moyens de subsistance. Muni d'excellents certificats, il se présente dans de bonnes familles américaines comme professeur de français. On ne demandait pas mieux qu'apprendre le français, et à domicile, c'était plus attrayant encore. Mais, objectait-on à l'aspirant professeur, vous ne venez pas de France, et nous tenons pour suspect un français importé du Canada ; et ce n'est qu'après de bien sincères hésitations qu'on se décidait à accepter ses leçons.

Un autre jeune canadien, dans une situation analogue, rencontrait tout récemment les mêmes obstacles à Minneapolis. Il les évita en jouant la parisienne, en grassoyant à souhait, en mystifiant son monde avec un talent et une constance remarquable. Sans ses dispositions d'acteur, ses connaissances de la langue française lui eussent été inutiles.

Enfin les Américains ne vont en général apprendre le français que dans leurs *high schools* ou à Paris.

La voix de la presse franco-canadienne n'est pas précisément très puissante auprès du peuple manufacturier. Les oreilles de ces millionnaires ne lui sont pas particulièrement accessibles d'ailleurs. Il est aussi indiscutable que l'instruction est plus répandue et que le niveau des études est plus élevé en France que chez nous. Mais nos défrayés Yankees ont quelque chose à apprendre sur la matière qui nous occupe avant de se flatter d'en avoir une opinion saine, exacte. Le français que parle, ou du moins, qu'écrit la classe canadienne-française instruite, tant des Etats-Unis que du Canada a été parlé à Paris, devant l'élite de la société de la grande capitale, par Chapleau, Mercier et d'autres Canadiens et y a été sincèrement applaudi. Le membre du congrès qui entendrait et comprendrait un discours français de M. Laurier se contenterait à coup sûr de la quantité pour lui et pour ses enfants et préférerait ce bagage à celui dont il peut se munir en fréquentant ses *high schools* à satiété.

Si Tarte, Fréchette ou Chapais s'avisent d'écrire sur les questions américaines, ils pourraient intéresser les Yankees qui entendent le français, et si ces derniers veulent bien lire de temps à autre l'*Opinion Publique* de Worcester ou l'*Indépendant* de Fall River, — pour ne mentionner que deux journaux canadiens-français des Etats-Unis — ils en auront leur compte, qu'ils soient membres de l'A. P. A. ou simplement démocrates.

C'est là un français qui ne serait pas méconnu à Paris ; et — tout en reconnaissant des talents particuliers chez certains hommes — nous pouvons dire que c'est celui dont on acquiert les principes dans les bonnes écoles du Canada et que peuvent, en assez grand nombre, enseigner ceux qui en sont.

Mais pour le brave Yankee comme pour l'obulente Anglais, le *col nîl* est un personnage de second ordre, et toute marchandise perd de sa valeur dans les mains d'un vendeur à piètre étiquette.

— L'Union.

A M. le Directeur du "Journal des Etudiants."

Une Observation à l'Étude

AU SÉMINAIRE DE STE THÉRÈSE

Me voici à l'étude. J'ai mis la dernière main à mon résumé de philosophie. Que faire de ce moment loisible que j'ai devant moi ? Oh ! tenez ! je cède à la tentation d'observer un peu ce qui se passe dans cette vaste salle d'étude, où se meuvent cent quatre-vingts élèves.

Mon oreille écoute avec satisfaction le langage de la plume qui bruisse harmonieusement, et reproduit dans ses traînées humides tout ce que l'esprit a de beau et de noble.

Je me plais à cet éloquent silence que j'appellerais *grand causeur*. Ce remuement des élèves qui reprennent sur leur siège une position nouvelle, ce caquet intermittent des feuilles qui roulent sous les doigts, enfin le claquement des lèvres, qui est l'indice extérieur de la mémoire en action ; tout cela se fusionne et ne forme qu'une harmonie, qu'un bruit caractéristique.

Depuis le grave philosophe senior jusqu'à la modeste pygmée de sixième, tous rivalisent dans un concert de travail et d'émulation. J'aime à voir ces visages brillants et épanouis sous l'effet d'une solution heureusement trouvée.

Sur les premiers bancs en avant de l'étude sont répandus les élèves des classes inférieures. Ils s'annoncent plus allègres et plus libres que les autres, peut-être à cause d'une légèreté inhérente à leur jeune âge. Encore novices dans le maniement du français et du latin, ils sont lents et chipotent leur ouvrage. Au moment où j'observe, je remarque une certaine agitation dans leurs rangs. Je comprends : on procède au passage d'un billet ; mais on ralentit sa marche, car le maître lance de terribles œillades de ce côté-là ; sa sagesse, son métier non d'un jour, le mettent au courant de ce qui peut probablement se passer. Mais on multiplie tant les mouvements et les gestes que l'argus doit se désister de son premier soupçon ; il est triché, joué et blagué puisqu'à l'autre bout je vois sourire l'heureux destinataire. Il sourit, ai-je dit, ah ! je m'imagine facilement. Il s'agissait sans doute d'une déclaration d'amour, d'une réponse à un bon mot, à un doux regard, que sais-je moi. Mais laissons le avec son petit bonheur, si toutefois on peut en trouver dans ces bagatelles.

Je continue et j'aborde de gros et grands jeunes gens : humanistes, rhétoriciens et philosophes.

Les humanistes m'ont donné ce soir l'impression de gens assez affairés ; c'était l'être en effet que de se trouver retenus dans les difficultés d'une version grecque. Ils font rouler assez nonchalamment leurs doigts sur les pages de leur gros dictionnaire. Attachés au travail par une liaison très

intime, ils semblent cependant comprendre la valeur du temps.

Passons à la deuxième série de ceux qui sont versés dans la littérature. Les rhéteurs en effet ont un peu vieillissés ; les horizons de la grande littérature sont plus larges et plus familiers pour eux. A leur tête en réclusion, on devine les difficultés qui les captivent ; j'apprends qu'ils ont à faire parler un brave général haranguant des soldats magnanimes. Un mouvement d'impatience, mais non de découragement, indique qu'ils n'ont pas encore trouvé un sentiment assez généreux, une expression assez forte, pour rendre une idée nationale et patriotique.

Ce soir les philosophes ont dans leur attitude quelque chose qui tient de l'extraordinaire. Le front presque accolé à leur pupitre, la tête recouverte d'une visière démesurément grande, ils sont comme s'ils n'étaient pas. Tous sont occupés, mais leur genre de travail varie beaucoup. Quelques-uns, un doigt sur leur philosophie et sur leur cahier, leur plume qu'ils font avancer à la cursive, résumant la leçon du lendemain ; ils paraissent insensibles à tout bruit. Certes, c'est que l'amour de la philosophie contribue à rasséréner leur esprit et à dissiper toute grave distraction. En effet, que de jouissances, que de charmes dans cette science qui nous met en relation avec la vérité elle-même, avec Dieu, avec l'âme et le monde matériel. "A mesure que nous avançons, nous sentons naître en nous un désir insatiable de tout connaître, de tout creuser et de tout approfondir." L'homme apprend à se connaître et conséquemment il lui devient plus facile de se frayer un passage à travers les difficultés du monde.

D'autres sont en intime confidence avec leurs auteurs favoris, Lafontaine, Louis Veulliot, Frédéric Ozanam, etc. Ce sont de ces auteurs effectivement qu'il importe d'aimer, de cultiver, si l'on veut acquérir un quelque chose de leur souplesse, de leur simplicité et de leur grâce. A bas ces livres légers, ces romans dont les pensées immorales parodent dans des phrases mielleuses et sonnantes. Ces livres ont toujours eu pour effet de prêcher l'émanicipation du cœur et finalement, si je puis m'exprimer ainsi, de métamorphoser en une créature perverse une créature faite à l'image de Dieu.

J'en vois un bon nombre d'autres qui paraissent profondément plongés dans les rêveries. Peut-être est-ce l'avenir qui se dresse devant eux ? Ils anticipent sans doute à entrer dans la vie réelle future ; déjà ils échafaudent de grands travaux, construisent des plans merveilleux, se donnent une place parmi les stylistes de la littérature et "possèdent tout avec la ferme conviction de la jeunesse et l'entraînement irrésistible de la vocat' on."

Je me hâte d'en finir avec cette observation, par trop longue. Néanmoins je me retire enchanté de ce petit voyage autour de l'étude, dans lequel j'ai rencontré l'exemple du travail à suivre, travail opiniâtre, persévérant qui nous donne toujours la satisfaction du devoir accompli.

ALFRED DE LORISAU,
Séminaire Ste-Thérèse.

Novembre 1895.